

INDIGÈNES

DE RACHID BOUCHARÈB

FICHE TECHNIQUE

FRANCO-MAROCO-ALGERO-BELGE
- 2005 - 2h08

Réalisateur :
Rachid Bouchareb

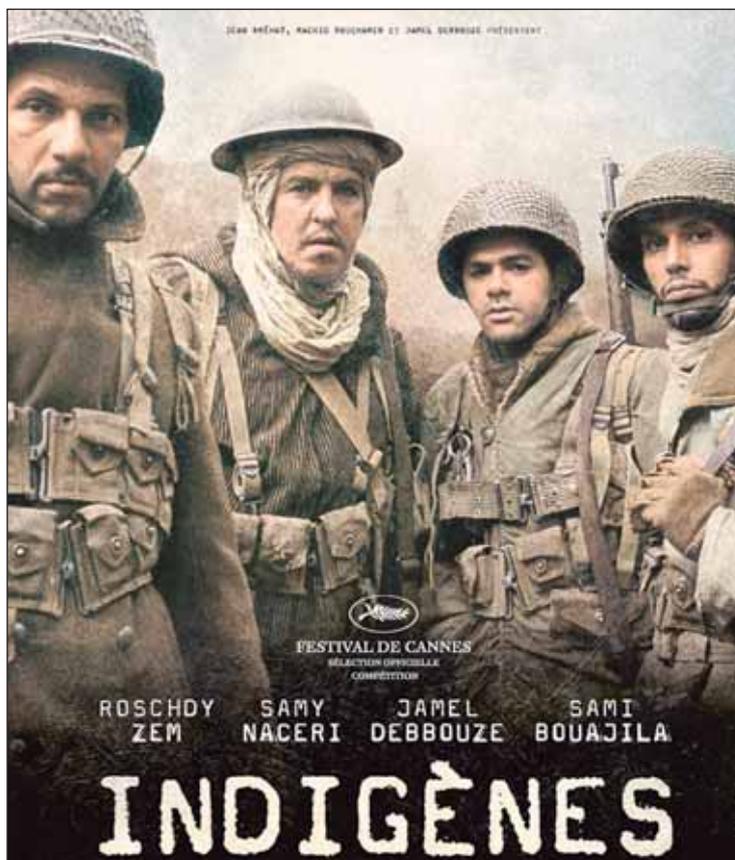
Scénario :
Rachid Bouchareb et Olivier Lorelle

Image :
Patrick Blossier

Montage :
Yannick Kergoat

Musique :
Armand Amar, Khaled

Interprètes :
Jamel Debbouze
(Saïd)
Samy Nacéri
(Yassir)
Roschdy Zem
(Messaoud)
Sami Bouajila
(Abdelkader)
Bernard Blancan
(Martinez)
Mathieu Simonet
(Leroux)



SYNOPSIS 1944-1945... La libération de l'Italie, de la Provence, des Alpes, de la vallée du Rhône, des Vosges, de l'Alsace, a été essentielle à la victoire des alliés... Et à la place que la France a pu prendre en leur sein après l'armistice. Cette remontée victorieuse et meurtrière vers l'Allemagne a été le fait de la 1^{ère} Armée française, recrutée en Afrique pour mieux tromper la surveillance des commissaires Allemands et des fonctionnaires de Vichy : 200 000 hommes, parmi eux 130 000 «indigènes» dont environ 110 000 Maghrébins et 20 000 Africains... Le reste étant constitué aux deux tiers de pieds-noirs, et, pour un tiers, de jeunes Français qui ont fui l'occupation. Le film raconte l'histoire oubliée des soldats dits «indigènes» à travers l'épopée de quatre d'entre eux. Abdelkader, Saïd, Messaoud et Yassir (le goumier) sont des voltigeurs. Réputés pour leur endurance, leur sens du terrain, leur courage dans le corps à corps, on les envoie en première ligne... Chacun d'entre eux poursuit un objectif tout au long de cette traversée de la France qu'ils libèrent les armes à la main... Yassir s'est engagé pour le butin qu'il compte ramasser. Messaoud, surpris par l'accueil des Français, a le désir de



se marier en France et d'y vivre pour fuir l'apartheid de l'Algérie. Saïd, miséreux du Maroc, espère trouver une famille dans l'armée française. Et Abdelkader se bat pour la liberté et l'égalité, au sein de l'armée, et dans l'espoir que la France reconnaissante sera plus juste avec le peuple algérien colonisé, une fois la guerre terminée.

CRITIQUE

Etre français, c'est quoi ? Etre un «bougnole» et être prêt à mourir pour la France, par exemple. Cette vérité, il a fallu du temps pour la dire. Elle correspond à une page d'histoire occultée que Rachid Bouchareb (l'auteur de *Little Sénégal*) exhume et brandit au grand jour dans un beau geste de dignité retrouvée. (...) C'est une guerre dans la guerre que filme Bouchareb, en pointant notamment certaines différences de traitement injustes (repas, permissions, pensions...). Mais cet aspect de réquisitoire, non dépourvu d'effets démonstratifs, ne doit pas faire oublier qu'*Indigènes* est aussi et peut-être surtout un film de guerre réaliste et poignant, une sorte de *Soldat Ryan* à la française.

Pas si fréquentes en effet ces scènes de bataille, manœuvres d'envergure ou combats isolés, mises en scène avec efficacité et sobriété. Les balles sifflent, les corps s'écroulent ou sautent, déchiquetés. Le réalisateur filme au plus près des soldats, de leur frayeur

et de leur violence. Nul héroïsme ici, mais simplement des hommes qu'on a oubliés, des tirailleurs d'autant plus courageux que déracinés.

Rien ne symbolise mieux leur lutte forcenée que le dernier tiers du film, de loin le plus intense. L'action se resserre sur une unité de temps et de lieu. Seuls survivants de leur bataillon décimé, les quatre et leur sergent gravement blessé atteignent un village isolé d'Alsace, à la lisière de la forêt. Ils s'y installent pour défendre la position. Malgré la présence de quelques habitants terrés là, le coin tient du village fantôme. L'atmosphère fébrile d'attente, de menace suspendue n'est pas sans rappeler *Les Sept Mercenaires* ou même le roman de Julien Gracq *Un balcon en forêt*. On ne dira rien de la fin sinon qu'elle contribue à la force émotionnelle de la fresque, justement et audacieusement récompensée par un prix d'interprétation masculine décerné aux cinq acteurs.

Indigènes tombe enfin à pic dans le contexte de débat national autour de l'intégration. La sagesse de Bouchareb est de vouloir éclairer tout un pan d'histoire en cherchant moins à accuser qu'à pacifier. D'où aussi des plages d'accalmie ou de recueillement qui ponctuent à bon escient l'histoire. Ainsi, cette maison silencieuse, typiquement alsacienne, où l'on entend juste le balancier d'une horloge. Deux soldats maghrébins harassés avalent la soupe fumante apportée par une vieille ménagère. Belle séquence à

l'image du film : ni plus ni moins que la remise en cause, en douceur, d'une image d'Epinal.

Jacques Morice
Télérama n°2959 - 30 Sept 2006

Dès après 1945, le cinéma a puisé dans l'histoire de la France de la Seconde Guerre mondiale encore fumante la matière d'un nombre incalculable de fictions qui déclinent quelques grands thèmes : honte de la collaboration, héroïsme de la Résistance, heures épiques de la Libération... propres à cimenter l'identité nationale. Parfois au prix du mensonge cocardier, ou au moins d'approximations, et souvent en instaurant un rapport tendu entre vérité factuelle et instruments de la fiction, comme l'ont encore montré les polémiques suscitées à leur sortie par *Lucie Aubrac* (1997) de Claude Berri ou *Laissez-passer* (2002) de Bertrand Tavernier.

Avec *Indigènes*, Rachid Bouchareb opère un recadrage brutal de la vision que le cinéma nous donne de cette époque en exhibant une pièce du dossier jusqu'ici maintenue hors champ : la place des soldats des colonies (Afrique du Nord et Afrique subsaharienne) dans la marche victorieuse des troupes de la Libération contre l'occupation nazie. Pour la première fois, un film agglomère les moyens de la reconstitution historique à grand spectacle et un casting d'acteurs de premier plan (dont une star de la carrure de Jamel Debbouze, par ailleurs coproducteur) pour



corriger la vision mutilée que le grand public continue d'avoir de cette période, vision systématiquement «blanchie» au détriment des goums et spahis maghrébins et autres tirailleurs sénégalais.

Indigènes commence donc en 1943 en Afrique du Nord. Un recruteur arpente les ruelles des bleds pour inciter les hommes à rejoindre l'armée afin de libérer la «mère patrie» de l'envahisseur nazi. Les candidats se bousculent et le récit nous permet de suivre le parcours de quatre d'entre eux, depuis les premiers combats sur les contreforts brûlants de la Sicile jusqu'aux coups de feu avec l'ennemi en déroute dans un village alsacien. (...) La charge émotionnelle du film tient à l'évidente iniquité du sort réservé à ces soldats régulièrement traités de «bougnoules» entre deux raids épouvantables, mais aussi à la duperie dont ils sont les jouets. Leur sang n'achète que la liberté reconquise de leurs maîtres.

Le film n'est pas seulement une entreprise de réhabilitation, il entend inscrire dans le patrimoine national des images inédites, ou abolies : villageois provençaux accueillant dans la liesse les soldats arabes et noirs, face-à-face dans le paysage d'un bourg de l'Est entre des soldats nord-africains et des escouades allemandes, etc. Pour séduire et convaincre, Bouchareb ne lésine pas sur les bons sentiments, et les soldats des colonies sont ici sans exception des braves gars incapables de la moindre faute ou indignité. Car c'est bien le sujet (ou l'intention positivante, si

l'on veut) qui dicte l'action et programme intégralement la conduite de personnages qui ne sauraient porter préjudice à la cause plaidée. En ce sens, **Indigènes** apparaît aussi comme un film militant d'une grande efficacité.

Didier Péron

Libération - 25 septembre 2006

(...) **Indigènes** procède en grande partie de cette idée utilitaire et spectaculaire du cinéma, et c'est sans doute pour cette raison que les critiques américains lui ont conféré la citoyenneté d'honneur (...). On ne peut réduire le film à cette dimension. Le symptôme le plus manifeste se trouve dans une addition au quatuor des indigènes, en la personne du sergent Martinez, pied-noir coincé entre l'enclume de la troupe et le marteau des officiers. Bernard Blancan, second rôle familial, développe ici un personnage complexe qui entretient une relation passionnante avec le Saïd de Jamel Debbouze. Celui-ci, et il n'est pas le seul, donne par ailleurs de l'épaisseur, de la violence à son personnage, pour le porter au-delà de sa condition de symbole.

Dans les longs intervalles entre les scènes militaires (très inégales - la première bataille, filmée de loin, dans la confusion, promet plus que ne tient le finale, dans une ferme alsacienne, qui évoque sans l'égaliser le **Soldat Ryan** de Spielberg), dans les interstices entre les morceaux de bravoure politiques et historiques (la mu-

tinerie des troupes privées de tomates fraîches), les comédiens et le metteur en scène installent ainsi, en mode mineur, un contrepoint à l'héroïsme affiché.

Thomas Sotinel

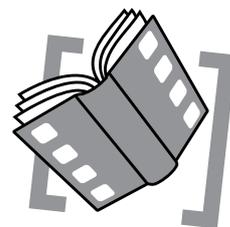
Le Monde - 27 septembre 2006

ENTRETIEN AVEC RACHID BOUCHARÉB

(...) *Ce rappel du rôle des troupes d'outre-mer dans la libération de la France, c'était votre premier objectif ?*

Mon premier besoin, c'était de comprendre ma propre histoire. Qu'avaient vécu nos ancêtres, à nous enfants d'immigrés, sous la colonisation ? Quel rôle ont joué nos grands-parents et nos parents dans la guerre et puis la reconstruction de la France ? Je porte ce souci, et ce projet, depuis des années. J'ai beaucoup enquêté et rencontré beaucoup d'anciens combattants. Pas seulement des Nord-Africains, mais aussi des Asiatiques et des Africains... Initialement, j'avais d'ailleurs prévu un soldat noir dans le scénario, mais on débordait les quatre heures. Quoi qu'il en soit, je ne vois pas **Indigènes** comme un film communautaire pour la communauté maghrébine. Ni moi, ni les comédiens ! C'est un acte général d'affirmation de notre identité française, pour tous les fils de l'immigration !

Avec Olivier Lorelle, mon coscénariste, nous avons fait énormément de recherches dans les archives. 3



Le fait est qu'en termes d'images nous avons trouvé peu de chose. Quand «on» photographiait les «libérateurs», manifestement on préférait photographier les soldats métropolitains. De même que les promotions privilégiaient toujours d'abord les métropolitains, puis les pieds-noirs, les «indigènes» venant en bout de chaîne. En même temps, je n'ai pas voulu être manichéen : si le colonel s'en va à la fin en ignorant Abdelkader, ça n'est pas délibéré, c'est parce qu'il a déjà oublié, emporté par le mouvement... Mais tout est vrai. Des photographies d'officiers regardant de loin, à la jumelle, l'infanterie indigène se faire massacrer, j'en ai. Les sandalettes dans la neige, aussi : l'armée française dépendait totalement, pour son équipement, de l'armée américaine, alors les chaussures des goumiers marocains... La scène des tomates fraîches réservées à la popote des seuls «Français», c'est également une anecdote vécue. Quant à la censure des lettres échangées par Messaoud et son amie marseillaise, elle est conforme aux rapports que nous avons trouvés au 2e bureau de Vincennes. Evidemment, il fallait éviter que les soldats ne communiquent des renseignements dangereux sur leurs positions, leurs mouvements, etc. Mais on voit très bien que la censure écrémait aussi les correspondances sous un angle social, en considération des relations qu'on ne voulait pas voir s'instaurer après la guerre. (...)

Ange-Dominique Bouzet

Libération - 25 septembre 2006

BIOGRAPHIE

Après l'obtention de son diplôme du Centre d'Etude et de Recherche de l'Image et du Son, il devient assistant réalisateur, puis réalisateur de films pour la télévision (SFP, TF1, Antenne 2) de 1977 à 1984. Durant cette période, il réalise également des courts métrages, dont un, le dernier, **Peut être la mer** est sélectionné au festival de Cannes en 1983.

Deux ans plus tard, il réalise son premier long, **Baton Rouge**, qui raconte l'histoire de trois amis qui décident de s'exiler aux Etats-Unis pour trouver du travail. Les thèmes de l'identité, du retour aux racines, de l'immigration servent d'arrière-plan à tous ses films. N'oubliant pas la télévision grâce à laquelle il a débuté, il continue de réaliser quelques téléfilms parallèlement à sa carrière cinématographique, notamment **Les Années Déchirées** (TV) (1992) contant le désarroi de deux anciens combattants du FLN vis-à-vis de la mutation algérienne. Pour son troisième film, il connaît un succès d'estime complètement inattendu. **Poussières de vie**, l'histoire de Son, fils d'officier noir américain et d'une Vietnamiennne, abandonné par son père après le retrait américain du Vietnam en 1975, est nommé pour l'oscar du meilleur film étranger en 1995. Parfois qualifié de «cinéaste beur», il refuse cette annotation et prouve, via son rôle de producteur, son ouverture vers d'autres formes de cinéma.

Avec son associé Jean Bréhat,

avec lequel il a créé les sociétés 3B Production en 1989 et Tadrat Films en 1997, il produit des films de différentes nationalités, notamment albanais comme **Kolonel Bunker** ou vietnamien tel que **Gardien de buffles**. Il a également produit tous les films de Bruno Dumont, de **La vie de Jésus** sorti en 1996 à **Flandres**. (...)

www.allocine.fr

FILMOGRAPHIE

Court métrage :	
Peut être la mer	1983
Téléfilm :	
Les années déchirées	1992
Longs métrages :	
Baton Rouge	1985
Cheb	1991
Poussières de vie	1995
L'Honneur de ma famille (TV)	1998
Little Sénégal	2001
Indigènes	2006
prochainement	
I shot the sheriff	
Le Souffle de l'océan	

Documents disponibles au France

Revue de presse importante
Positif n°546, 548
Cahiers du cinéma n°616
Fiches du Cinéma n° 1827/1828,
1838